

La Coupole

De Céline Maltère

« En face de ton meurtrier, diras-tu : Je suis Dieu? Tu seras homme et non Dieu sous la main de celui qui te tuera. »
Ézéchiël, 28,9.

Dans notre oreille artificielle, nous avons reçu un message qui s'adressait à tous les juvéniles. L'interdiction était formelle : nous ne devons en parler à personne, sous peine de voir détruire nos coupoles.

J'habitais avec mes parents, ma petite sœur et mon frère ; et avec nous vivaient une tante, un oncle et leurs fils, des jumeaux de quelques mois. Les plus âgés de la coupole, mon grand-père et ses sœurs, étaient tous les trois veufs. Au cœur de nos cités, une même famille, des enfants aux aïeux, occupait une demi-sphère dont le rayon pouvait varier en fonction de ses habitants. Si je n'avais pas eu ce message, je croirais encore à la simplicité des choses, à la vie, à la mort, au hasard et aux accidents.

Les lois de la régulation étaient pour nous imperturbables. Nous étions libres : jamais le nombre d'enfants n'avait été restreint, contrairement à certaines cités — qu'on appelait alors « pays » — des siècles révolus. À l'École tubulaire étaient parfois relatés des faits de l'ancien monde, qui mettaient en relief la perfection de nos mœurs et de nos sociétés harmonieuses. L'unité domestique, matérialisée en coupole, était le fondement d'un tout auquel nous nous dévouions volontiers. Nos phratries s'inspiraient des *oikoi*, ces communautés familiales des cités ultra-historiques. Nous entendions souvent ce genre de phrases, allongés dans nos coques d'apprentissage : « *L'homme doit se contenir. Il maîtrise la reproduction avec sa seule conscience, sans le secours de l'État.* » Et cela fonctionnait bien. À l'origine, dont nous ne savions pas grand-chose, une coupole avait été attribuée aux familles : plus leurs membres se multipliaient, plus elles devaient financer le déploiement de leur habitat. Chaque

enfantement se discutait donc en conseil familial. On pesait le pour et le contre, on débattait du bien-fondé d'une telle décision. Après avoir voté à main levée, les couples étaient autorisés ou non à se reproduire. Cette manière de faire était juste, et rares étaient les géniteurs qui passaient outre l'ordonnance collégiale. La seule limite semblait géographique, car l'État n'autorisait pas une expansion au-delà d'une certaine barrière numérique, que personne n'atteignait jamais, mais dont l'idée nous incitait à rester raisonnables et à ne pas proliférer. Élargir la famille équivalait à investir dans l'agrandissement de la coupole, et, du même coup, à redoubler d'efforts au travail, à renoncer au temps de *l'oisir* (qui résidait en l'absorption d'une drogue virtuelle, par écran interposé). Nous entendions souvent, dans nos coques tubulaires, de vieilles légendes qui parlaient de déluges et de divinités vengeresses; et, sans croire en un dieu, nous craignions pourtant quelque force invisible, élevés dans la peur des fléaux qui avaient mis un terme aux civilisations passées.

On nous avait appris que nous n'étions pas différents de nos prédécesseurs, mais que l'autodiscipline nous permettrait de vivre heureux. Personne, nous disait-on, ne décidait pour nous — bien que le juge des hasards présidât aux accouplements : par souci d'équité, il assemblait de jeunes gens en âge de procréer, puis il tirait au sort la coupole familiale dans laquelle vivraient les époux qu'il avait réunis. Le recensement favorisait l'équilibre de nos cités, et la répartition était égalitaire. Les unions étaient exclusivement *exogames* : elles se passaient hors de la famille, et il n'arrivait plus de voir des hommes s'unir à d'autres hommes, ou des femmes s'apparier, dégénérescence des siècles incivils que nos cités avaient enrayée en coupant les lois du désir. L'amour se définissait à la mesure des liens intimes, mais n'était plus vicié par les attirances corporelles.

Ainsi prospéraient peu à peu les familles, comptant sur les aléas naturels pour sélectionner les vivants, comme il en a toujours été dans toutes les civilisations. Enfin, c'est ce que je croyais jusque-là, avant d'entendre, dans cette oreille artificielle qu'on m'avait greffée à trois ans, à l'instar de mes congénères, ce message terrifiant :

« *Juvénile ! Vous avez atteint la limite de l'âge de raison. Vous allez devenir un adulte responsable. Pour être un citoyen, un membre à part entière de la Cité et faire perdurer votre Coupole, vous devrez obéir à la seule loi capable de faire de vous un homme. »*

Tout de suite, je m'étais réjoui, croyant que le rite de passage consisterait en un exploit sportif, ou que je devrais prouver, d'une manière ou d'une autre, mon intelligence ou ma force. Nous pourrions être des athlètes ou des orateurs, comme les

hommes de l'ultra-Histoire... Les autres juvéniles avaient-ils eu le même message ? Pleins d'insouciance, choyés par ceux que nous aimions, nous avions crû dans nos cocons, à l'abri du danger et des autres. Nos contacts avec l'extérieur se réduisaient à peu de chose ; nous ne sortions jamais que pour nous rendre à l'École tubulaire, où nous ne parlions à personne et où nous recevions des instructions, reliés à un écran grâce à l'oreille interne, allongés dans les tubes de savoir par imprégnation. Nous voyions peu nos camarades ; nous les croisions avant d'intégrer notre coque, les saluant seulement de la tête. Désormais, nous allions tous quitter l'École et mener une vie d'adulte : travail, *oisir* et reproduction.

Or j'avais commencé à blêmir quand la voix de la machine avait utilisé ces mots :

« Si vous voulez rester vivants, *vous devrez agir en héros. Avant vous, Caïn et Œdipe, Romulus et Persée, Agamemnon, Seth ou Horace... Des hommes, des demi-dieux qui ont dû tuer pour vivre ou simplement parce que le destin les y poussaient. Vous commettrez l'acte fondateur. Vous serez meurtrier pour le bien de votre Coupole, et vous éliminerez celui qui vous donnera le droit d'exister.* »

Ces noms ne nous étaient pas inconnus : on nous avait souvent raconté des fables archaïques pour nous donner les contre-exemples de la morale. Pourquoi la voix en faisait-elle maintenant des modèles ? Le fait était perturbant... Le message expliquait ensuite que c'était une manière de nous lier à la communauté, de renforcer les liens claniques. En outre, une seule personne en moins au sein d'une famille, c'étaient des milliers d'êtres qui laissaient place à d'autres dans notre société. Nous ne devions pas penser à une échelle individuelle, juste nous dire que nous étions des rouages de la régulation. Je voulais répliquer, d'après mes connaissances, que la nature suffisait à cette mission ; mais on ne parle pas à une machine qui vous enjoint au meurtre.

Je devais donc, dans les trente jours, tuer l'un des miens pour prouver que j'étais un homme. Nous n'étions qu'une petite coupole, mais cela ne m'exemptait pas de la tâche — et je dirais même qu'elle en était plus difficile. Si ma phratrie avait été plus large, si j'avais côtoyé plus d'oncles, plus de cousins, j'aurais eu les idées plus claires. Comment choisir entre des parents que j'aimais, une petite sœur, un frère ? La vie de mon grand-père septuagénaire, de mes grands-tantes, valait-elle moins que celle de mes cousins jumeaux ? Ma tante était enceinte : cela la plaçait-elle hors-jeu ? Je me posai soudain maintes questions sur la valeur des vies : je mettais sur un plateau de la balance la jeunesse, la féminité, l'utilité, l'intelligence, la joie de vivre, la

serviabilité ou l'amour, et je leur opposais, en remplissant l'autre plateau, la sénescence et la virilité, l'accessoire, le bon sens, la tristesse passagère, les réactions intempestives, le goût de l'oisiveté. Je pesais les choses, je changeais les formules sans parvenir à un résultat. Et toutes ces réflexions ne duraient que le temps d'un trajet éclair — qui me ramenait chaque jour à la coupole, après l'école, dans une cellule individuelle et alcaline.

D'emblée, j'avais exclu l'idée de tuer ma mère. Cela n'était pas concevable et me paraissait amoral. Mais quand je regardais jouer ma petite sœur, son innocence me trouait le ventre. Je courais voir mon frère, je cherchais la bagarre pour trouver un prétexte au meurtre : même s'il répondait à mes attaques, je ne pouvais me résoudre à lui planter un couteau dans la gorge.

Au milieu de mes réflexions, on susurra dans mon oreille artificielle que j'avais inventé le carnage, qu'il n'était pas question de violence ou de boucherie. J'avais le choix des armes et le droit de tuer en douceur. — Quelle différence cela pouvait-il faire ?

« Une énorme différence, répondait cette voix. *Aucun d'eux ne sait que tu vas l'assassiner. Le bonheur réside dans le fait de ne pas connaître la finalité.* »

Si je tuais ma mère, elle ne m'en voudrait pas car elle l'ignorerait, m'étais-je surpris à penser. Drôle d'idée de la mort. Les détours que prenait mon cerveau pour justifier l'acte à venir ne me surprenaient pas. Comment réagissaient les autres juvéniles ? Ils avaient dû entendre le même message. Et ce frère, de quelques années mon cadet, recevrait-il bientôt cette injonction ? Ne serait-il pas judicieux de l'éliminer pour éviter qu'il ne s'en prît à moi par revanche ou rivalité ? Mon esprit bondissait alors sur le gros ventre de ma tante : en choisissant de l'assassiner avec le bébé qu'elle portait, je ferais de la place pour deux — et j'éviterais peut-être qu'on donnât vite un ordre du même type aux prochains juvéniles.

Je regardais désormais mes aïeux avec suspicion : il était sûr que chacun d'eux était un criminel ! Mais qui avaient-ils tué jadis ? Sur qui s'était porté leur choix ? Je me demandais comment étaient morts ma grand-mère et mes oncles. Nous avait-on menti ? Être le plus vieux de la famille donnait plus de chances de mourir, par nature, certainement, mais aussi par calcul : on ôtait moins d'années à vivre en tuant des vieillards. Était-ce un argument ? Non. Il n'était pas question de discriminer mes victimes potentielles par l'âge, je l'avais résolu.

Je n'osais plus croire aux maladies ni aux morts spontanées. « *Interdiction de parler, sous peine que soit détruite toute la Coupole* ». Nous ne voyions rien à travers

nos grandes baies vitrées, reflétant la lumière d'un ciel artificiel ; seule la rumeur disait que certaines coupoles avaient été désintégrées, les familles asphyxiées parce qu'elles dégénéraient. Fut-ce parfois à cause de la désobéissance d'un seul et unique juvénile ? Je devais suivre l'ordre des choses, répondre aux besoins de l'espèce. « *Nous forgerons votre caractère* », avaient-ils dit. « *Risque la mort de votre prochain pour devenir un homme.* »

Et quelle contradiction avec l'enseignement que nous avons reçu ! Depuis que nous étions enfants, on nous inculquait la morale, l'amour raisonné du prochain. On nous avait appris que le meurtre était la marque des esprits sauvages et que nos sociétés l'avaient éradiqué. Cette épreuve n'avait aucun sens ! « *Si vous voulez rester vivant...* » Vivant... Vivant ? Au détriment d'un autre ?...

En deux jours, il me semblait déjà avoir fait le tour de la question. Jamais je n'avais éprouvé une telle agitation intellectuelle. Mon cerveau ne s'éteignait plus ! Il repassait en boucle mille arguments contradictoires. J'en vins à établir une liste de préférences, que j'aurais honte de dévoiler. Je l'écrivais à la mesure de la peine que j'éprouverais après avoir commis l'irréparable. Je me liquéfiais en inscrivant le nom des condamnés à l'aune de mon affection. M'imposer cet acte inhumain était me mettre dans la position d'un dieu que je ne voulais pas être. Mais l'oreille répétait :

« *Vous devez assumer la régulation de l'espèce. Notre Cité doit prendre la main sur la vie et la mort. L'individu doit se montrer aussi fort que la nature.*

« *Vous avez peur du sang, des cris, des pleurs, du mal que vous causerez. N'oubliez pas que nous fournissons des calmants efficaces en cas de deuil. Le chagrin est chimiquement contrôlable. Agissez pour le bien commun, pour la survie de la Cité.*

« *Éliminez avant que l'Autre, l'Impalpable, passe à l'acte et vous jette au tapis.* »

Maintenant, mes aînés paraissaient me regarder bizarrement. Pour avoir vécu la même chose, être porteurs du crime, ils se sentaient sans doute sur la sellette, sachant que je devrais bientôt quitter l'École. Ils comprenaient peut-être aussi ce que j'endurais tout en se méfiant de mes gestes. Je me renfermais de plus en plus, car continuer à leur parler, à cultiver l'amour et la complicité, me rendait la tâche plus rude.

Lorsque je faiblissais, l'oreille avait recours à la culture et à l'histoire. Au milieu de ses injonctions, j'écoutais de longs développements sur la république idéale ou sur la famille gauloise (un exemple ancestral qui avait, comme l'*oikos*, inspiré notre vie sociale) : si les Gaulois vivaient sous le même toit, le sentiment d'appartenance à une tribu, et par-delà à une patrie, était quelque peu diffus. Le noyau familial, autonome et rodé, prospérait en vase clos et, comme un sang souillé, il fermentait, se dégradait,

chose que nos nouvelles sociétés avaient pour mission d'éviter. Bâties sur le modèle antique, nos coupoles permettaient de vivre en autarcie, sans perdre l'idée cependant que tous les actes étaient au service de la communauté. Chaque membre de la famille contribuait à faire prospérer la cité, sans avoir besoin de sortir de l'enceinte privée : au sous-sol de tout bâtiment se trouvait une chaîne de travail. Il suffisait de descendre quelques marches pour accomplir maintes corvées (le déboulonnage, l'allumage, le fixage, le soudage, c'était selon les coupoles) et faire avancer la machine collective. En revanche, nous ne savions pas quel était le but de ces menus travaux : ils servaient le Tout, on nous l'avait appris à l'École tubulaire. — Quand j'y songe aujourd'hui, je ne comprends pas comment il a été possible de ne pas remettre en question ce labeur absurde et perpétuel auquel s'adonnaient servilement tous les membres de la famille, quels que fussent leur âge, leur sexe, leur condition physique. En nous fournissant le nécessaire, le cocon étouffait les révoltes.

Après l'écoute, je me sentais apaisé. La caution du passé, dont nous savions si peu de choses, agissait telle une pilule sur mon organisme nerveux. Je me croyais plus fort, je prenais ma décision : je tuerais le plus vieux, mon grand-père. Mais le lendemain, je changeais d'avis : ce serait ma grand-tante, la plus revêche, ou ma petite sœur, trop fragile et d'un sexe faible, dont l'élimination causerait une moindre perte. « *Toutes ces pensées vous humanisent* », me disait la voix dans l'oreille. Je tombais toujours dans l'impasse, persuadé le soir d'avoir fait le bon choix et rempli de doutes au réveil.

J'ignore pourquoi l'idée ne m'est venue qu'au vingt-et-unième jour ; comment je fus aveugle face à cette évidence. Si je me donnais la mort, le problème n'existerait plus ! C'était simple, efficace. Je couvai cette pensée des jours, comme un œuf précieux. J'avais retrouvé la paix en imaginant me soustraire à la fatalité — ou plutôt en la détournant sur ma tête. Je me sentais même héroïque. Je retrouvai l'appétit et le sourire à l'idée que j'allais mourir et épargner les miens.

Et soudain, au vingt-neuvième jour, alors que j'avais réglé l'équation et que je me jugeais plus malin que les lois qui nous régissent, la menace se fit entendre et les signaux rouges clignotèrent :

« *Juvénile, vous ne vous déroberez pas. L'ordre qui vous a été donné doit être exécuté. Vous resterez parmi les vivants. Ou votre lâcheté ressurgira sur la famille entière que l'on contraindra à l'exil.* »

L'exil ! Le pire des maux en ce monde ! Car il n'existait pas d'ailleurs ! Nous n'avions jamais vu le dehors, sinon en absorbant la drogue de *l'oisir*. Et au-delà de nos coupoles, nous n'imaginions rien. L'exil équivalait à un trou noir, une errance éternelle. Des légendes racontaient qu'on coupait les mains des bannis, mais nous n'en avons jamais vu. La machine à tourments me ramenait à mon devoir : demain, je devrais tuer quelqu'un là, sous mon toit, pour être un homme et faire honneur à la cité. Ne pas m'y résoudre conduirait à des conséquences redoutables, et bien des choses étaient pires que la mort.

Au matin du trentième jour, tout le monde s'attela à sa tâche. Mes frère et sœur partirent à l'École tubulaire ; les autres se livrèrent aux activités quotidiennes : les plus vieux, ainsi que mon oncle et ma mère, descendirent au sous-sol ; ma tante reprogrammait les langes bioniques de ses bébés, et mon père se brancha au *lab électronique* — nom qu'on avait donné au système fournisseur de *l'oisir*, qui nous permettait de sortir virtuellement de nos coupoles, d'explorer la cité et ses boursoufflures régulières, de planer entre les dômes, en endossant la peau et les caractères d'autres êtres qui n'existaient plus depuis longtemps, comme les bêtes, les extraterrestres ou les arbres. C'était l'opium de notre temps. Tout le monde s'adonnait à cette distraction étonnante qui nous faisait rêver à la beauté du monde.

Comme ils étaient cinq au sous-sol, je renonçai à y descendre pour commettre mon crime. En voyant jouer mon père, je me dis qu'il serait doux de périr en plein vol, de se croire étouffé par l'excès d'oxygène. Je m'avançai dans son dos, posai mes mains sur ses épaules. Il ne tourna pas la tête vers moi, mais me donna une tape affectueuse sur la cuisse comme pour me dire : « Encore un peu, et je te cède ma place. » Je l'ai regardé voler, sourire sous l'effet d'un bien-être indicible. Mourir en cet instant eût été idéal... Et puis, j'ai entendu des pleurs qui venaient de la chambre et qui m'ont détourné de mon projet initial. J'ai marché lentement jusqu'à me retrouver au-dessus du berceau. Mes cousins, les jumeaux étaient seuls : l'un jouait avec ses mains, sourire aux lèvres ; l'autre pleurait et grimaçait. Il refléta en moi une image désagréable. Dire que j'avais voulu, quelques minutes auparavant, fermer mes doigts autour du cou d'un père, un homme fort qui se serait rebellé... et qu'il serait si facile d'ôter la vie à l'un de ces petits. Ils se ressemblaient tant en étant si contraires ! Des jumeaux, des duplicatas... La photo et sa pellicule, comme aux temps archaïques. La solution était flagrante. L'âge ne comptait même plus. J'avais l'impression tout à coup que l'un des deux était de trop et qu'on m'avait offert cette chance !

— Je n'ai presque pas fait d'effort, et le tour de son cou avait la taille de ma main. Une petite chose sans conscience cessa de sangloter et expira sous la coupole... Alors, j'ai senti un choc électrique juste au moment du meurtre de l'enfant. J'ai été pris dans un filet avec d'autres juvéniles. Nos yeux exorbités, nos doigts ensanglantés, nos mines malades faisaient de nous des condamnés. Nous avons obéi, et nous avons échoué. Nous étions les vipères dans l'œuf. En trente jours, la Brigade détectait les êtres capables de nuire et elle les mettait à l'écart de la société. Les lois de la régulation n'étaient pas celles que je croyais...

Mais ils avaient tenu parole : placé dans une capsule rectangulaire et froide, l'inverse géographique et thermique de la coupole où j'avais grandi, je resterais *vivant*.